

1- La religion chrétienne n'est pas une religion de la mort. Une religion de la mort – c'est plutôt ce que célèbrent sous des formes cachées nos sociétés vieillissantes et nos cœurs incrédules. Derrière les tentatives variées et souvent dérisoires de bien vivre, combien de vœux plus profonds d'en finir une bonne fois pour toutes avec ce monde de souffrance, combien d'aveux intimes que la mort est la plus forte, combien de soupirs que le mieux serait de n'être jamais né ! La religion chrétienne est au contraire une religion de la vie – la joie d'être né un jour, l'affirmation que l'amour est plus fort que la mort et l'assurance de la vie éternelle.

Mais ce soir il nous faut penser à la mort – ne pas anticiper sur le matin de Pâques – et nous en tenir au récit de la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous nous y sommes préparés par les semaines de carême - chaque Église de son côté - l'Église catholique selon des rites plus marqués que les Églises de la Réforme. Nous avons parlé de cela dans le petit groupe œcuménique qui se réunit chaque mois. Ce soir, notre méditation est commune.

2- Il faut ouvrir largement la perspective. D'abord la mort du Christ – oui, mais pas seulement. Avec la mort du Christ, d'autres morts – la nôtre – celle qui viendra pour chacun – celle qui viendra pour nos proches et ceux que nous aimons avant notre propre mort ou après la nôtre – celle qui viendra pour tous les être vivants qui nous entourent, tous ceux qui ont reçu de Dieu la vie pour un temps limité – en fait en élargissant encore – toutes les créatures. Nous ne savons ni le jour ni l'heure de notre mort, ni le jour ni l'heure de la mort de ceux qui nous sont chers, ni le jour ni l'heure de la mort des créatures qui nous entourent et que Dieu a créés pour un temps limité. Nous ne connaissons pas le moment où les choses créées parviennent à la limite de leur temps. Nous savons seulement que Dieu a fixé une limite pour toutes choses.

Toutes les semaines sort un nouveau livre sur le risque de la fin de l'espèce humaine. Nous les lisons ou nous en entendons parler avec une attention de plus en plus soutenue. Les changements climatiques, les pollutions croissantes et l'augmentation de la population mondiale nous font entrer dans ce qu'on appelle de manière convenue – la crise écologique. Ici aussi, nous ne savons ni le jour ni l'heure de la fin du monde, mais nous savons que ici encore la mort viendra et que notre terre disparaîtra. La crise écologique nous le rappelle.

Il nous faut avoir cette large perspective. La mort du Christ enveloppe notre mort à chacun, la mort de nos proches, la mort de tous les êtres vivants et la mort de toutes les créatures – dont notre terre fait partie. La mort du Christ en cela prend un caractère cosmique. L'apôtre Paul y fait indirectement allusion quand il rappelle dans l'épître aux Colossiens l'hymne admirable attribuée à l'Église primitive selon lequel le Christ est « le premier-né de toute la création...le premier-né d'entre les morts, et en tout le premier... »

3- Mais il y a maintenant plus à dire. Le Christ ne meurt pas d'une mort quelconque. Il ne meurt pas d'une mort animale comme meurent certains hommes et de nombreuses créatures dont la fin est simplement le dernier souffle. Jésus meurt torturé physiquement, moralement, spirituellement. Il meurt condamné comme un malfaiteur, crucifié comme un maudit et abandonné de Dieu.

L'Église primitive consacre une grande partie de ses premiers écrits à hisser l'événement de cette mort au centre de l'histoire des hommes - comme la substance même de toute notre histoire. - comptant les longues heures d'agonie de Jésus sur la croix comme autant de jours et de siècles de notre propre temps historique – Jésus en agonie jusqu'à la fin du monde.

Voilà alors l'aspect le plus profond de notre méditation. Une méditation sur le malheur de la condition humaine, la volonté de vivre sans Dieu, l'impossibilité de vivre sans Dieu, le péché. Le Christ meurt de ce péché. C'est ici l'agonie de son âme – sa souffrance annoncée, assumée, voulue et dont la venue l'a fait trembler d'angoisse et d'épouvante – parce que la vie sans Dieu et la mort comme séparation de Dieu est tout autre chose que la mort comme simple limite de la vie.

Pourquoi avons nous peur de mourir ? Ce n'est pas d'abord ou pas seulement parce que notre vie arrive à la limite que Dieu lui a fixée. Car ici nous pourrions nous appuyer sur les philosophes ou les médecines les plus récentes pour espérer une fin de vie douce et surmonter la simple peur de ne plus vivre. Mais la peur de la mort est aussi et d'abord liée à quelque chose de beaucoup plus intérieur, mystérieux et sombre – la peur du jugement. La Bible appelle cela, la peur de la colère de Dieu.

Les hommes savent-ils tous qu'au plus profond d'eux-mêmes se trouve tapie cette peur de Dieu – cette peur qui nous fait reculer sur nous-mêmes et nous cacher de notre prochain et de Dieu – comme Adam fuyant l'appel de Dieu ? Je ne sais si on peut le dire. Mais ce que la Bible affirme c'est ceci : cette peur en son degré le plus extrême – cet effroi, cette épouvante – c'est cela qu'affronte Jésus – avant la croix et sur la croix.

Voilà ce que nous apprennent les textes lus ce soir et déjà les textes des semaines de carême jusqu'au jour des Rameaux. Les disciples, les juifs, la foule – tous veulent voir Jésus - les signes messianiques ou les signes royaux de sa personne. Que verront-ils ? Que vont-ils entendre ? Que voyons-nous et qu'entendons ce jour-là à Golgotha ? Non pas les signes de ce que nous nous représentons comme toute-puissance de la divinité, mais les signes de l'humanité prise dans le plus grand malheur qu'elle puisse éprouver – mourir loin de Dieu.

4- La Bible prend ainsi deux perspectives sur la mort – D'abord, la mort comme limite fixée par Dieu à toute vie créée. C'est de cette mort dont il est le plus souvent question dans les propos tenus par les hommes. Ensuite, la mort comme colère de Dieu, jugement et anéantissement. C'est cette mort qui, selon la Bible, fait le fond de nos peurs. De cette peur, les chrétiens – sinon tous les hommes - en savent quelque chose en ceci qu'ils sont les disciples du Christ qui meurt dans cette peur.

Dans le temps où nos sociétés vieillissantes et hyper-médicalisées abordent les problèmes troublants de la fin de vie volontairement abrégée et du suicide assisté, n'oublions pas que derrière ces problèmes de fin de vie se trouvent le problème plus troublant encore de la mort. Qu'avons nous alors à dire comme chrétiens ? Sans doute ceci, d'abord et peut-être uniquement et le plus difficile à dire : la forme de mort la plus profonde qu'un homme puisse connaître, ce n'est pas la mort qui vient comme limite à toute vie créée, mais la mort du pécheur – la mort comme rencontre avec le jugement de Dieu – cette mort précisément vécue par le Christ Jésus.

Voilà le sens de cette soirée. Dans le temps de la passion, l'Église se met au pied de la croix – comme Marie sa mère, Marie de Magdala, l'apôtre Jean ou le centurion. Nous demandons à Dieu humblement de toujours mieux nous faire comprendre le mystère de cette mort unique – comment elle est le feu de l'amour de Dieu nous délivrant à jamais de notre volonté illusoire de vivre sans lui.

Alors ? Alors, ne craindre que Dieu et non la mort. N'attendre que Dieu et non la mort. Nous défaire déjà de nous-même et nous attacher solidement au Christ pour traverser avec lui ce que le Psaume appelle « la vallée de l'ombre de la mort. »

